

# SHOAH\*

\* A l'occasion de la sortie de Shoah en Pologne, nous publions ici le témoignage de Jan Karski, paru dans *Kultura* (n° 11/458, novembre 1985). Jan Karski, actuellement professeur à l'université de Georgetown, est un des principaux témoins polonais de Shoah. Il apporte en particulier des informations saisissantes sur le ghetto de Varsovie qu'il a visité sous la conduite de résistants juifs. Ceux-ci voulaient que, résistant polonais en instance de départ pour Londres, il puisse informer les alliés. (NDLR)

*Shoah* est sans aucun doute le plus grand film qui ait été fait sur la tragédie des juifs. Nul autre n'a su évoquer l'holocauste avec tant de profondeur, tant de froide brutalité et si peu de pitié pour le spectateur. De surcroît, la construction du film, l'enchaînement des témoignages, des événements de la nature et des saisons débordent d'une poésie très pure. La beauté calme des arbres qui poussent sur les lieux des supplices, le miroir immaculé d'un étang où reposent les cendres des juifs incinérés, les champs et les prés qui renferment les effroyables secrets des camps de concentration, une procession sortant d'une église qui servait de point de rassemblement aux déportés et, dans une synagogue, les lamentations d'une vieille femme ou les prières des survivants, tout cela nous bouleverse ou nous ravit. L'un est cruellement inhumain, l'autre indiciblement innocent. Ceux qui verront ce film ne pourront jamais l'oublier.

Le Saint Père, lors d'une audience accordée à d'anciens déportés et résistants belges et français, a fait un éloge du film de Lanzmann, soulignant son honnêteté intellectuelle et sa haute signification morale.

L'intention de l'auteur de sensibiliser le spectateur à ce que l'holocauste juif fut un phénomène unique qui ne peut être comparé à aucun autre, et il est impossible de ne pas lui donner raison. Le fait de mettre sur le même pied le sacrifice d'un peuple et les souffrances des populations non juives, bien que compréhensible pour des raisons émotionnelles, n'en est pas moins erroné. Certes, toutes les populations ont été éprouvées, mais *chaque* juif était une victime. Il suffit pour s'en convaincre de voir le film de Lanzmann, qui le rappelle à chaque instant.

Toutefois, cette limitation rigoureuse du sujet du film donne l'impression que les juifs ont été abandonnés par l'humanité entière devenue insensible à leur sort. Cela est inexact et, de surcroît, déprimant, notamment pour les générations juives actuelles et futures. Les juifs ont été abandonnés par les gouvernements, par ceux qui détenaient le pouvoir politique et spirituel. Ils n'ont pas été abandonnés par l'humanité. Quelques

centaines de milliers ont été sauvés en Europe, quelques dizaines de milliers ont survécu en Pologne. Dans tous les pays d'Europe, des milliers de paysans, d'ouvriers, d'intellectuels, de prêtres et de religieuses ont secouru des juifs. Combien d'entre eux en ont payé le prix ?

En Pologne, un réseau secret a été constitué dans le seul but de mettre les juifs à l'abri des poursuites et de les assister dans la clandestinité. Son chef, M. Wladyslaw Bartoszewski, habite encore à Varsovie. M. Marek Edelman, un des dirigeants de l'insurrection du ghetto, vit à Lodz ; d'autres, enfin, à l'étranger. Ils auraient au moins pu être cités. Quelle que soit la construction du film, il me semble nécessaire que les spectateurs, notamment les jeunes, juifs ou non, sachent que de tels hommes ont existé. Cela est nécessaire aux uns afin qu'ils ne perdent pas espoir en l'humanité et ne doutent pas de leur place dans le concert des nations, aux autres afin qu'ils comprennent jusqu'où mènent l'intolérance, l'antisémitisme et la haine, et ce que peut faire l'amour du prochain. C'est plus important que la construction, tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'un film si puissant et si beau, qui ne manquera pas d'impressionner le spectateur.

*(Après avoir dit qu'il trouvait effrayants d'insensibilité et contraires au christianisme les propos de certains Polonais filmés par Lanzmann, Jan Karski conclut sur sa contribution.)*

Le film contient aussi une interview de moi. Les circonstances dans lesquelles elle a été faite jettent un peu de lumière sur la méthode de travail de M. Lanzmann et sur le caractère restrictif qu'il a délibérément imposé à son œuvre. Il est venu me voir en 1977, m'a présenté son dossier de presse et m'a exposé son projet : il avait entendu parler de moi, il était de mon devoir de lui accorder une interview. Au début j'ai refusé. J'avais, en effet, cherché à oublier ce que j'avais vécu et pendant plus de trente ans je n'étais pas revenu à mes souvenirs de guerre. Puis j'ai donné mon accord en demandant que les questions soient posées par écrit. Je voulais me donner le temps de réfléchir. M. Lanzmann a refusé, répugnant aux réponses préparées à l'avance. Il me poserait des questions relatives au sujet du film, je laisserais parler ma mémoire. J'ai accepté à condition que l'on ne glisse pas vers des controverses ou des conclusions politiques. Il a répondu que ce n'était pas son intention. L'interview a eu lieu chez moi, en 1978. Le tournage a duré deux jours, à peu près huit heures au total.

M. Lanzmann est un homme difficile, passionné, voué sans réserve à son

travail, implacable lorsqu'il s'agit d'établir les *faits*. Plusieurs fois je me suis effondré. M. Lanzmann a connu, lui aussi, un moment de découragement. Ma femme, trouvant la chose insupportable, s'est retirée. D'une interview de huit heures je n'ai revu à l'écran qu'un extrait de quarante minutes environ. Il y est question des souffrances des juifs du ghetto et des appels au secours adressés désespérément par leurs dirigeants clandestins aux gouvernements occidentaux. Pour des raisons évidentes de temps et de cohérence, M. Lanzmann n'a pu insérer la partie à mon sens la plus importante de l'interview, qui se rapporte à la mission que j'ai effectuée à la fin de 1942. D'autres personnes parlent des souffrances des juifs pendant plus de sept heures. Beaucoup le font mieux que moi. Pour ma part, l'essentiel de mon intervention n'était pas là mais dans le fait que j'avais réussi à passer à l'Ouest et à rendre compte à quatre membres du cabinet britannique, dont Anthony Eden, au président Roosevelt et à trois membres importants de son gouvernement, au délégué apostolique à Washington, aux dirigeants juifs américains, à d'éminents écrivains et à des commentateurs politiques, de la détresse des juifs et de leurs demandes pressantes de secours. Cela prouve que les gouvernements alliés qui seuls avaient les moyens de venir en aide aux juifs les ont abandonnés à leur sort. En dehors de moi, personne ne pouvait le dire.

L'insertion de ce témoignage ainsi que l'évocation, si sommaire fût-elle, de ceux qui tentèrent d'aider les juifs aurait placé l'holocauste dans une perspective historique plus appropriée. Les gouvernements des nations soit menaient l'extermination des juifs, soit, quand ils ne collaboraient pas, y sont restés indifférents. Mais des milliers de gens ordinaires ont sympathisé avec les persécutés et leur sont venus en aide.

*Shoah* par son autolimitation appelle un autre film, aussi puissant et aussi vrai, qui montrerait cet aspect oublié de l'holocauste. Les gouvernements, les associations culturelles, les églises, les hommes de talent et de bonne volonté devraient s'entendre pour produire, en commun effort, un tel film. Non pas pour nier ce que révèle *Shoah*, mais pour le compléter. Car l'holocauste juif pèse sur l'humanité comme une malédiction.

J.K.